

LA TIENNE ET  
À TOUS / *TUA ET*  
*DI TUTTI*

TOMMASO  
DI DIO

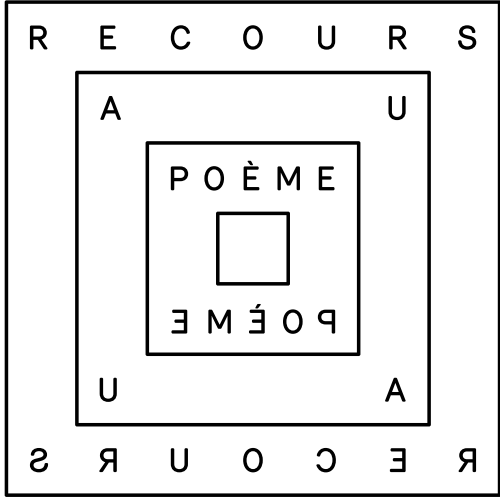
LA TIENNE ET  
À TOUS / *TUA ET*  
*DI TUTTI*

Traduit de l'italien  
par Joëlle Gardes



AILLEUR(S)

TOMMASO  
DI DIO



*Table des matières*

*UNO*

*UNA VOLTA COMINCIATA QUESTA IMPRESA*

*/ UN*

**UNE FOIS COMMENCÉE CETTE ENTREPRISE**

*DUE*

*CON GLI ANNI /*

**DEUX**

**AVEC LES ANNÉES**

*TRE*

*ESSERE STATI /*

**TROIS**

**AVOIR ÉTÉ**

*QUATTRO*

*IL VOLTO CI CHIEDE /*

**QUATRE**

**LE VISAGE NOUS DEMANDE**

*CINQUE*

*CIÒ CHE FACCIO /*

**CINQ**

**CE QUE JE FAIS**

**SEI**

**DOVE /**

**SIX**

**OÙ**

*SETTE*

*DOPO, PRIMA*

**SEPT /**

**APRÈS, AVANT**

## Avant-propos

*Ce n'est pas toujours que les poètes sont les bons traducteurs. Il y a là un élément difficile à apprécier qui joue : c'est l'affinité entre le poète traducteur et le poème traduit. Il faut qu'il y ait chez le poète qui traduit, vraiment, le sens de ce type de poème. Sinon, il a triché, comme d'autres. Il ne suffit pas d'être poète pour traduire poétiquement. Il faut encore être le poète de ce type de poème.*  
Henri Meschonnic

Tommaso Di Dio appartient à la tradition des poètes métaphysiciens, qui considèrent que la poésie est « la perle de la pensée », selon l'expression de Vigny dans « La Maison du berger », et que « toute poétique est une ontologie », comme le rappelait Saint-John Perse à propos de Dante. Ils n'opposent pas la réflexion à l'émotion et réconcilient la raison avec le sentiment. La poésie est pour eux un exercice spirituel, une méditation qui s'élève de l'évocation des petites choses, de l'expérience, dit Tommaso di Dio à une réflexion sur l'Être, même si chez lui le mot ne prend pas de majuscule : « la pensée de l'être / l'être sans nous » (*questo essere / l'essere / senza di noi*). L'expression est assez claire pour inscrire la méditation sous le signe de la perte, qui est d'abord perte de la langue de l'origine. Le mot « exil » n'est pas employé, mais d'une certaine façon, la conception qui sous-tend ces poèmes est que nous sommes des exilés de l'Être, et le poète plus que tout autre, lui qui a conscience du fossé, de la fêlure, de la cassure qui nous sépare de la matrice, que ce soit celle de la mère, du langage ou du monde. La langue que nous pratiquons est une langue fautive (*lingua falsa*) qui nous rassure, mais dans les choses vives (le mot *cosa* est un des mots qui reviennent souvent, pour dire, comme Victor Hugo, l'immensité de la nuit qui nous entoure) palpite la langue de nos ancêtres, celle des Romains, celle de la jeune princesse égyptienne momifiée à la belle bouche lacérée (*lacerata bellissima bocca*). La poésie doit être anthropologie, archéologie, à la recherche des traces qui pourraient nous permettre de découvrir la source mystérieuse. Qu'il s'agisse de retrouver celles qui mettront sur la piste du mal et du criminel, ou de celles qui permettent de reconstituer l'Histoire, personnelle ou humaine, peu importe, la démarche est la même : « remonter dans les veines les traces » (*risalire per le vene le tracce*). Comme la pelleteuse qui arrache la terre des murs (*la scavatrice che getta la terra dai muri*), l'expérience met à nu la « vie dans la vie » (*la vita nella vita*), la vie qui demeure, la vie réelle, dans sa douloureuse splendeur : « cette / vie réelle enrichie et flétrie par le néant qui ne l'abandonne pas » (*questa / vita*

*reale più ricca e sgualcita /dal niente che non l'abbandona*). Nul ne détient la clef du mystère, ni nous, ni ceux qui nous ont précédés : *dopo* ou *prima*, après ou avant, c'est tout un et c'est la même interrogation sans réponse. C'est pourquoi coexistent dans ces poèmes des références à des poètes anciens aussi bien que modernes, ou à des historiens de l'Antiquité tel Tacite, à des épisodes de l'histoire romaine ainsi qu'aux guerres actuelles – l'Afghanistan –, à des faits tragiques – une jeune serveuse assassinée, une fratrie martyre fusillée lors de la seconde guerre mondiale sur une place où aujourd'hui des gamins jouent au ballon –, à des souvenirs de la vie personnelle, l'anniversaire de la mère, la petite dame noire qui tente de se réchauffer, le jeune homme qui distribue les journaux...

Le Je, toujours sous la menace du désordre et de la dissolution trouve une forme d'ancrage dans des paysages ou des lieux intériorisés : la campagne, Milan, avec ses canaux asséchés, ses places, son métro, sa gare, ses rues, et surtout l'appartement face à l'arbre dressé (*L'albero che sale*), l'arbre qu'il faudrait écrire avec une majuscule, tant il constitue un pilier face à toutes les dérives et les explosions.

Le temps érode les choses, décolore la chaise dans le jardin abandonné. Un des mots qui reviennent tout au long des poèmes est celui d'« effacer », *cancelare*. Mais sous ce que les saisons, les années, les siècles, ont recouvert de leur patine, la vie elle-même grouille et la lumière qui s'éteint se retrouve (*La luce si ritrova*). C'est pourquoi, en dépit de la nuit, en dépit des bêtes qui pleurent sans larmes, et du monologue auquel nous contraignent les morts, ce n'est pas le pessimisme et le désespoir qui dominant. Le dernier mot du recueil est d'ailleurs celui de « vie » (*vita*). La présence recherchée à travers la multiplicité de l'expérience existe bel et bien, dans l'écorce de l'arbre, dans le visage de l'autre, dans sa peau qui respire sous les doigts...

Car la poésie de Tommaso di Dio, pour être philosophique, est tout sauf abstraite. Une grande sensualité la parcourt, comme lorsque le contact avec la langue morte est décrit dans des termes qui évoquent une pénétration sexuelle : « laisse moi y enfoncer /pétrissant reins cuisses et poitrine un poing /de joie terrestre (*che io vi spinga / battendo reni cosce e petto un pugno / di gioia terrena*).

Notre époque est « sans remède » (*sensa rimedio*), dit le même poème, mais les hommes qui dorment pour l'éternité dans les prés sont grands, comme

Crastinus, comme Germanicus et il nous suffit de fermer les yeux pour éprouver « l'immense grandeur / des choses accomplies » (*l'immensa grandezza / delle cose compiute*).

Le Je peut se sentir écrasé, effacé par le passé de l'humanité, fracturé, à distance de soi, des autres, du monde – « Cet espace / entre eux et moi entre moi au-dedans de moi » (*Quello spazio / fra loro e me fra me dentro di me*) –, il lui est malgré tout possible de conquérir une identité dans l'expérience, dans l'humilité des tâches recommencées : « Je marche j'avance. J'agis je parle » (*Cammino avanzo. Opero parlo*). Ou encore : « Maintenant / je m'arrête. Là où je suis. Je recommence » (*Adesso / mi fermo Dove sono. Ricomincio*). Nous recommençons et la vie aussi recommence. Nous n'avons d'autre but que la recherche elle-même, à travers des tâches humbles et fondamentales, dont la plus essentielle est précisément de toujours chercher.

Une tension parcourt ainsi le recueil, entre le cri et l'apaisement, entre la révolte et l'acquiescement final. Elle se lit dans l'écriture elle-même, parfois simple, ordinaire, parfois travaillée dans le jeu des ellipses qui effacent les verbes, les articles, et le vers libre qui peut couler tranquillement projette souvent un mot ou un groupe dans des enjambements violents. La ponctuation désorientante, en particulier quand elle supprime tout point d'interrogation, faisant des nombreuses questions des sortes d'appels sans réponse possible.

Autant de défis auxquels la traduction, que j'aurais voulu fidèle au mot près, a dû se confronter. Même si l'italien et le français sont des langues voisines, il m'a fallu me résoudre à quelques transpositions, à quelques modifications, en particulier quand l'ordre des mots était en jeu. J'ai alors parfois sacrifié la mise en relief d'un terme à l'ordre rigide du français qui n'a pas la souplesse de l'italien. J'ai dû aussi souvent me plier au rythme du français, lié à un accent de groupe syntaxique, alors que l'italien a un accent de mot. J'espère toutefois n'avoir pas trahi l'essentiel de ces poèmes, même si je ne saurais avoir la prétention d'avoir été « le poète de ce type de poème ».

*à Ilaria*



*UNO*

*UNA VOLTA COMINCIATA*

*QUESTA IMPRESA*

*/UN*

**UNE FOIS COMMENCÉE**

**CETTE ENTREPRISE**

Tutto questo non possiamo noi dimenticare  
una volta cominciata questa impresa.  
Il giovane ragazzo down  
distribuisce i giornali. Tutte le mattine  
non li vende non li compra  
sotto la pensilina. Quando piove.  
Quando c'è il sole. Tiene il conto  
dei minuti che mancano, perché arrivi  
il pullman che ti scacci nella città  
verso un lavoro altrove. Ha trovato  
il suo compito; la sua fatica, il suo posto  
senza prezzo né guadagno. Prendi  
il giornale che ti porge; guardalo.  
Anche lui, mentre mette in opera il mondo  
sorridente  
in nome di nessuno.

Tout cela nous ne pouvons l'oublier  
une fois commencée cette entreprise.  
Le jeune homme down  
distribue les journaux. Tous les matins  
il ne les vend ni ne les achète  
sous l'abri. Qu'il pleuve.  
Il tient le compte  
Qu'il fasse soleil.  
des minutes qui manquent, pour qu'arrive le bus  
qui te balance dans la ville  
vers un travail ailleurs. Il a trouvé  
sa mission ; sa fatigue, son poste  
sans prix ni profit. Prends le journal  
qu'il te propose ; regarde-le.  
Lui aussi, pendant qu'il met en chantier le monde,  
sourit  
au nom de personne.

*DUE*  
*CON GLI ANNI /*  
**DEUX**  
**AVEC LES ANNÉES**

Con gli anni la vita si complica  
si confonde si immischia  
la certezza non si dà  
nelle mani mai. Le persone dilatano  
s'allargano rughe pance  
gli anni sono ricordi nel parco  
la stessa strada  
che continui a fare e rifare  
e gli alberi. Dentro il ventre di una donna  
a godere steso con la faccia sporca  
sulla terra; nella montagna  
fragile delle paure che dilava  
cancella  
amici case paesi. E ogni mondo  
a cui hai creduto come cosa salda e vera  
è già di altri negli altri corpi  
come una bufera che non riconosci più; che non riesci  
ad amare di più.



Avec les années la vie se complique  
se confond se mêle  
aucune certitude ne s'offre  
aux mains jamais. Les êtres se dilatent  
rides et ventres se creusent  
les années sont souvenirs dans le parc  
la même rue  
qu'on continue à faire et à refaire  
et les arbres. À l'intérieur du ventre d'une femme  
dont on jouit étendu le visage sale  
sur la terre ; sur la montagne  
fragile de nos peurs qui ravine  
efface  
amis maisons villages. Et chacun des mondes  
qu'on a crus solides et vrais  
est déjà à d'autres dans d'autres corps  
comme une tempête qu'on ne reconnaît pas ; qu'on ne réussit pas  
à aimer davantage.

Forse bisogna chiudere gli occhi  
aspettare che il colpo cada  
di traverso e spacchi  
la veglia come al fondo del ramo ora s'apre  
il boccio più caro alla stagione. Milano  
le case le strade; la sera, lo sgorgo  
alla curva verso dove i passi non più  
sono veri. E penso a quell'arabo  
giovane e fermo negli stretti suoi jeans  
le scarpe splendenti della  
fibbia d'oro in via Vitruvio ad aspettare  
la grazia da qualche parte come me, la grazia  
di qualche animale che come me  
abbia fame.



Peut-être faut-il fermer les yeux  
attendre que le coup arrive  
de biais et brise  
la veille comme dans le cœur de la branche s'ouvre maintenant  
le bouton le plus cher à la saison. Milan  
les maisons les rues ; le soir, le jaillissement  
au tournant là où les pas ne sont plus  
vrais. Et je pense à ce jeune  
Arabe droit dans ses jeans serrés  
les souliers brillants à la boucle  
d'or via Vitruvio qui comme moi attend  
que vienne la grâce, la grâce  
d'un animal qui comme moi  
ait faim.

Ancora quel nero  
corpo osceno di qualcosa che non è  
tuo; cosa cresce negli anni. La città poi rimane  
fuori di braccia chiuse  
dietro tutti i vetri. Nel buio si muove  
avanza; cerca nei cassetti, non sa  
trovare la faccia giusta  
per il respiro che ha. Cosa poi rimane  
di tutto il buio mio tempo non è  
questo giorno che di là  
apre gli alberi fuori, i fiori che fioriranno  
abbracci, amori. Qualcosa va perduto  
non sarà di nessuno nessun tempo lo avrà  
mai.

Encore cet obscène  
corps noir de quelque chose qui n'est pas  
à toi ; qu'est-ce qui s'accroît avec les années. Et la ville reste  
extérieure aux bras fermés  
derrière toutes les vitres. Dans l'obscurité elle bouge  
elle avance ; elle cherche dans les tiroirs, elle ne sait pas  
trouver le visage juste  
pour sa respiration. Qu'est-ce qui reste  
de toute l'obscurité mon temps à moi n'est pas  
ce jour qui par là  
ouvre les arbres au-dehors, les fleurs qui fleuriront  
baisers, amours. Quelque chose doit se perdre  
qui n'appartiendra à nul être que nul temps ne possédera  
jamais.

Quella parte di silenzio  
che ci copre il viso. Il parco  
aperto e nero in fondo alla strada  
in fondo alla cosa che fai. Sul tuo viso  
c'è qualcuno che smette, all'istante  
rompe un vetro, cade  
un cielo addosso alle pareti e tutto  
è tempo ferito, limpido  
alone fra i capelli, il vestito. Come taglia  
questa luce nell'erba e lascia  
soli nel dialogo.

Cette part de silence  
qui nous couvre le visage. Le parc  
ouvert et noir au fond de la rue  
au fond de ce que tu fais. Sur ton visage  
il y a quelqu'un qui s'arrête, à l'instant  
brise une vitre, contre les murs  
un ciel tombe et tout  
devient temps blessé, limpide  
halo entre les cheveux, le vêtement. Comme tranche  
dans l'herbe cette lumière qui laisse  
seuls dans le dialogue.

La città che splende. La notte.  
Il vuoto le strade. Gli angoli scavalcati  
dal fiato corto le poche  
donne sui marciapiedi e sembra tutto catrame  
questo tempo, senza rimedio  
senza soccorso. Ma poi alti  
sono gli uomini che dormono sui prati  
e le pietre delle fontane, slabbrate  
sono piene di muschi foglie ombre ed è notte però  
il vuoto, le strade. Lingua morta  
che nelle cose vive alberghi e lasci  
la tua crepa come uno stigma; fa' che io possa  
mettere la testa tutta dentro  
che io vi spinga  
battendo reni cosce e petto un pugno  
di gioia terrena.

L'éclat de la ville. La nuit.  
Le vide les rues. Les tournants enjambés  
le souffle court les rares  
femmes sur les trottoirs et elle semble toute de bitume  
cette époque, sans remède  
sans secours. Mais grands  
sont les hommes qui dorment dans les prés  
et les pierres des fontaines, ébréchées  
sont pleines de mousses de feuilles d'ombres et pourtant c'est la nuit  
le vide, les rues. Langue morte  
qui réside dans les choses vivantes et abandonnées  
ta fêlure comme un stigmaté ; laisse moi  
y mettre la tête entière  
laisse moi y enfoncer  
en pétrissant reins cuisses et poitrine un poing  
de joie terrestre.

La testa che ora  
vi si immerge; nell'immagine tu sei  
cameriera di ventuno al bancone del bar.  
Occhi azzurri occhi bianchi. Una mascella fuori  
posto ormai. Ma se poi noi  
indietro risaliamo ogni scalino, dopo l'androne  
la strada. Ma se cancelliamo la serranda  
la macchina il tuo minuto e l'alba  
della cronaca. La vita cosa è  
che rimani così, immeritata  
negli sguardi che hai dato a me  
sconosciuto fra tanti. Sono i morti che ci rendono  
al monologo; all'impossibile  
storia del vero.



La tête qui maintenant  
s'y plonge ; sur l'image tu es  
une serveuse de vingt et un ans au comptoir du bar.  
Yeux bleus yeux blancs. Une mâchoire  
déplacée désormais. Mais si nous  
remontons chaque marche, après le couloir  
la rue. Mais si nous supprimons la serrure  
la voiture la minute décisive et l'aube  
de la chronique. La vie c'est quoi  
pour que tu demeures ainsi, imméritée  
dans les regards que tu m'as adressés  
moi un inconnu parmi tant d'autres. Ce sont les morts qui nous rendent  
au monologue ; à l'impossible  
histoire du vrai.

Spegni la luce dai; perché tanto  
la notte poi, il perduto e il preciso  
sfregio fra le ore fra le guance  
arriva. Che mostrino le cose  
come un vanto la loro  
opaca maniera non altra sia  
l'incandescenza. Quando muti noi.  
Quando inconsapevoli; bruti o brulli, come  
terra nella terra. Quando sempre più  
pozze dentro di noi  
bronchi, spasmi. Non rispondi tu; ti volti  
ridi t'alzi e apri la bocca, parli  
cammini vai, a piedi scalzi verso la finestra.  
Perché il vero volto è fiamma, che ogni altra  
luce cancella.

Allez, éteins la lumière ; parce que d'ailleurs  
la nuit, la balafre perdue et précise  
entre les heures entre les joues  
arrive. Que les choses se fassent  
comme un mérite de leur  
opacité que ne soit pas différente  
l'incandescence. Quand nous muets.  
Quand nous inconscients ; désolés ou dévastés, comme  
terre dans la terre. Quand toujours davantage  
de flaques en nous  
bronches, spasmes. Tu ne réponds pas ; tu te tournes  
tu ris tu te lèves et ouvres la bouche, tu parles  
tu marches tu avances, pieds nus vers la fenêtre.  
Parce que le vrai visage est flamme, qui efface  
toute autre lumière.

Piccola donna negra che  
ti scaldi contro il vetro  
del supermercato sma; lì c'è  
il getto d'aria calda che proviene  
dal motore  
dal condizionatore che t'allontana  
dal freddo dell'Inverno, mentre cosa aspetti tu  
che arrivi il tram. Giorno finito  
è notte ormai  
la strada  
la strada. Quella che prima  
di arrivare a casa ti porta  
lungo il vento i volti i fari  
e sembra dover finire qui, al gesto  
di te che ti ripari  
ti volti  
perché sia meno per un po'  
questo essere  
l'essere  
senza di noi.

Petite dame noire qui  
te réchauffes contre les vitres  
du supermarché ; il y a  
un jet d'air chaud qui vient  
du moteur  
de la chaudière qui t'éloigne  
du froid de l'Hiver, pendant que tu attends quoi  
que le tram arrive. Le jour est fini  
déjà la nuit  
la rue  
la rue. Celle qui avant  
d'arriver chez toi te conduit  
le long du vent des visages des phares  
et semble devoir finir ici, dans ton geste  
pour te protéger  
te retourner  
afin que s'affaiblisse un instant  
la pensée de l'être  
l'être  
sans nous.

Il giorno che s'avvera; da qualche parte nella mente  
l'erba, ogni singolo  
mattone che all'alba prende  
luce e presenza. Poi  
la salita lungo i boschi, la spianata  
la casa bassa e le poche finestre  
i vetri e l'opaco, la porta che si apre e sei  
cielo di sguardi dentro tutto questo  
sogno innocente. Ma dopo la notte c'è  
l'aria fredda e la scura  
discesa nella metropolitana; dopo arriva  
la catena regale degli abbracci  
gli sputi la cenere da scacciare via  
a viva forza. E lei è lì; prega  
storta e disancorata. Sempre lei  
balla cade offende, fa di tutto perché mai tu  
l'ameresti così come ora l'ami  
tua e di tutti, questa  
vita reale più ricca e sgualcita  
dal niente che non l'abbandona.

Le jour dans sa vérité ; quelque part dans l'esprit  
l'herbe, chaque  
brique qui à l'aube emprunte  
lumière et présence.

La montée le long des bois, la place  
la maison basse et les rares fenêtres  
les vitres et l'opaque, la porte qui s'ouvre et tu es  
un ciel de regards dans tout ce  
rêve innocent. Mais après la nuit c'est  
l'air frais et la sombre  
descente dans le métro ; après arrive  
la chaîne royale des embrassades  
les crachats la cendre dont il faut se débarrasser  
à toute force. Et elle est là ; elle prie  
tordue et sans amarres. Toujours elle  
danse tombe blesse, elle fait tout pour que jamais  
tu ne puisses l'aimer comme tu l'aimes maintenant  
la tienne et à tous, cette  
vie réelle enrichie et flétrie  
par le néant qui ne l'abandonne pas.

Cercarono lungamente il suo corpo  
per le strade e per gli spiazzi  
della città; lo cercarono dove  
il cemento fresco era gonfio  
nelle pozze dei cantieri, dove  
l'erba erano rare  
macchie di verdegrigio, terra  
rimasta nuda fra le costruite  
case. Chiesero ai tanti  
che la conobbero; verificarono  
i segni di lei e d'altri nell'aria, nei tabulati  
memoria dei satelliti. Girano i giorni  
nelle notti; girano le  
lacrime. E ora del male  
hanno trovato traccia; è una minima  
catena organica  
sul bordo dei suoi slip.  
Ma lei dove è stata dove è  
nessuno potrà dirlo mai.



Ils ont longuement cherché son corps  
à travers les rues et les places  
de la ville ; ils l'ont cherché là où  
le ciment frais était gonflé  
dans les flaques des chantiers, là où  
l'herbe était faite  
de rares taches de vert de gris, terre  
restée nue entre les constructions  
les maisons. Ils ont demandé à tant de gens  
qui la connaissaient ; ils ont vérifié  
les signes laissés par elle et par d'autres dans l'air, dans les enregistrements  
mémoire des satellites. Les jours ont roulé  
dans les nuits ; les larmes  
ont roulé. Et maintenant le mal,  
ils en ont trouvé la trace ; c'est une minuscule  
chaîne organique sur  
le bord de ses slips.  
Mais où elle est allée où elle est  
personne ne pourra jamais le dire.

Dove dormi. Tu sei dentro<sup>1</sup>  
una faccia di alberi, una notte  
grande. Quando dormi tu  
addosso hai sempre le strade aperte  
luce d'acqua mossa  
cielo e bestie se

ti tocco respiri. Mi chiedo  
a cosa ci porta questa nostra  
ignuda natura; una cosa arcana  
e stupenda pelle se

ti tocco respiri.

---

1 Ce poème, ainsi que celui, quelques pages plus loin, qui commence de la même façon, ont été publiés par *Terres de Femmes*, le 6 décembre 2014.

Là où tu dors. Tu es dans  
un visage d'arbres, une nuit  
grande. Quand tu dors  
tu as toujours contre toi les rues ouvertes  
lumière d'eau tremblante  
ciel et bêtes si

je te touche tu respirez. Je me demande  
vers quoi nous porte notre  
nature nue ; chose mystérieuse  
et merveilleuse peau si

je te touche tu respirez.

Si avvicina al mio tavolo, non ha  
le ali aperte, spiegate  
per il grande volo. Ha le dita rotte  
e becca le cose cadute  
nella terra. Quell'albero invece  
mostra nelle foglie l'aria viva  
che prende al di là  
dei palazzi. Ma l'aria ancora  
vibra nelle lingue fino a farsi  
braccia e fossato. Giorno  
senza giorni che dentro avrai  
come una ferita; c'è una vita  
nella vita che ancora non ha  
trovato un nome.

Il s'approche de ma table, il n'a pas  
les ailes ouvertes, dépliées  
pour le grand envol. Il a les griffes brisées  
et becquette les choses tombées  
par terre. Mais cet arbre lui  
montre dans les feuilles l'air vif  
qu'il prend au-delà  
des immeubles. Mais l'air encore  
vibre dans les langues jusqu'à devenir  
bras et fossé. Jour  
sans jours qu'en soi on portera  
comme une blessure ; il y a une vie  
dans la vie qui n'a pas encore  
trouvé de nom.

Dove dormi. Questo viso che tieni fermo  
nel sonno; con gli occhi chiusi  
sulla pelle. E la sera poi  
un cielo d'alberi dalla finestra fuori.  
Dove dormi, tu non puoi  
adesso dire se non  
piegare la schiena, le palpebre. Splendente  
corpo tuo, respiro  
pelle; per un istante nel nero delle foglie  
la notte, la bocca perduta  
e ritrovata nel viso.

Là où tu dors. Ce visage que tu gardes immobile  
dans le sommeil ; les yeux fermés  
sur la peau. Et puis le soir  
un ciel d'arbres dehors par-delà la fenêtre.  
Là où tu dors, tu ne peux  
rien dire maintenant  
juste courber le dos, les paupières. Merveilleux  
ton corps, respiration  
peau ; un instant dans le noir des feuilles  
la nuit, la bouche perdue  
et retrouvée sur ton visage.

La strada; il giorno che  
qualcosa ricomincia. Ora  
sei venuto a stare qui. Ma dall'alto la città  
non era che una miriade sbriciolata di luce  
strada faccia qualunque. Bisogna legarsi  
erodere le grandi distanze  
per le schiene delle montagne  
cercare dove fra gli occhi la vena  
prende sangue e qualcosa ancora  
resta, s'infittisce, moltiplica,  
dice cosa è  
dimenticarsi; di aver odiato  
una volta in ogni dove il tutto  
di questa vita.



La rue ; le jour où  
quelque chose recommence. Maintenant  
tu es venu habiter ici. Mais du haut de la ville  
ce n'était qu'une myriade de lumière émiettée  
rue visage quelconque. Il faut se lier  
éroder les longues distances  
sur les crêtes des montagnes  
chercher où entre les yeux la veine  
prend son sang et quelque chose  
demeure, s'épaissit, se multiplie,  
dit ce que c'est  
qu'oublier ; d'avoir haï  
une fois en tout lieu le tout  
de cette vie.

Provi a gonfiare la pancia.  
Tendi il muscolo diaframma e hai  
il ventre acerbo non ancora esploso  
del terzo mese. Gonfia  
trattieni il respiro quasi non ce la fai  
ridi.

Più tardi le voci la strada  
la luce fioca il tavolo; la luna mezzo  
storta col cielo nuvolo. Tu che altrove dormi  
mentre io mi tengo dentro  
il seme premuto; schiacciato  
fiato futuro, sconcio slargo.

Nella testa l'idea  
di essere padre.

Tu essaies de gonfler le ventre.  
Tu tends le muscle du diaphragme  
et ton ventre du troisième mois  
n'est pas encore mûr ni prêt à exploser. Gonfle  
retiens ton souffle ça ne marche pas  
tu ris.

Plus tard les voix la rue  
la lumière faible la table ; la lune à demi  
tordue dans le ciel nuageux. Toi qui dors ailleurs  
pendant que je retiens en moi  
la semence concentrée ; écrasement  
du souffle futur, obscène  
élargissement.

Dans la tête l'idée  
d'être père.

Crastino, povero uomo. Tu gli hai creduto  
per così tanti anni. Dicono che fosse  
alto di statura. Uomo di singolare virtù.  
Che la mano di Bruto  
vi cadde così dolce dentro come  
figlio nella madre. Nel tuo volto invece  
andò dura la spada e per la mascella tu dicesti  
seguitemi. Seguiremo. *Ne se umquam  
abuti sanguine  
militum.* Mai egli avrebbe  
abusato del sangue vostro. Tu ancora corri  
Crastino, verso l'urlo  
degli invisibili volti fraterni.

Crastinus, pauvre homme. Tu as cru en lui  
pendant tant d'années. On dit qu'il était  
de taille élevée. Un homme de qualité exceptionnelle.  
La main de Brutus  
s'enfonça en lui aussi douce que  
le fils dans la mère. Mais sur ton visage  
l'épée frappa durement et au travers de ta mâchoire tu dis  
suivez-moi. Nous suivrons. *Ne se umquam  
abuti sanguine  
militum.* Jamais il n'aurait  
gaspillé votre sang. Toi tu cours encore  
Crastinus, vers le hurlement  
d'invisibles visages fraternels.

Ho ancora gli occhi  
sporchi dei sogni. Ci sono tanti  
alberi e cieli nella mente tenuti  
troppo stretti che ora  
cosa sono. E invece vedi questo  
sentirmi nel corpo solo, neutrale; e volere tutto  
da questa materia fragile  
ottusa insensibile vivacità della pelle  
che tocca l'altra pelle. Sono gli anni un bosco  
rotto per la luce del giorno, del non preciso  
amore che mostra  
la solitudine dei rami. Chiudo gli occhi.  
Voglio sporcare il giorno di tutti i sogni.

J'ai encore les yeux  
tout tachés des rêves. Il y a tant  
d'arbres et de ciels dans l'esprit tenus  
trop serrés et maintenant  
que sont-ils. Mais regarde,  
je me sens dans mon corps seul, neutre ; et je veux tout  
de cette matière fragile  
obtuse insensible vivacité de la peau  
qui touche l'autre peau. Les années sont un bois  
brisé sous l'effet de la lumière du jour, de l'amour  
imprécis qui montre  
la solitude des branches. Je ferme les yeux.  
Je veux tacher le jour de tous les rêves.

Restare visibili. Non lasciare mai  
le linee del volto confondersi fino a che  
catrame sia questo grigio per le strade.  
Non meno morte mi apri tu, se dici  
il fulcro della doratura se la bocca  
di notte apri tu. C'è un albero qui, davanti  
alla mia finestra; qualcosa da su  
oggi piove. Non lasciare mai  
questa tua carne minima; proteggila  
resta.

Io voglio che tu veda  
crescere questo albero.



Rester visibles. Ne laisse jamais  
les lignes de ton visage se brouiller jusqu'à ce que  
le bitume recouvre ce gris dans les rues.  
Tu ne m'en ouvres pas moins la mort, si tu dis  
le cœur de la dorure si tu ouvres  
de nuit la bouche. Il y a un arbre ici, devant  
ma fenêtre ; quelque chose  
y pleut aujourd'hui. Ne laisse jamais  
ta chair s'amoindrir : protège-la  
demeure.

Je veux que tu voies grandir  
cet arbre.

Ho cara la tua carne; l'ammasso  
d'alberi e vento che dentro te  
scorre vene. C'è il sonno; il giorno e poi  
il movimento che propaga  
vita faccia e sangue  
per tutte le cose che fai.  
Si racconta che alcuni animali  
si nascondano al momento giusto, vadano via  
per morire invisibili. Tu invece mostri  
come la tua carne sempre sia  
foglia, neve; tu non hai paura  
ogni giorno di fronte a me  
di cadere.

Précieuse m'est ta chair ; le groupe  
d'arbres et le vent qui en toi  
parcourt les veines. Il y a le sommeil ; le jour et puis  
le mouvement qui propage  
vie visage et sang  
dans tout ce que tu fais.

On raconte que certains animaux  
se cachent au moment juste, s'en vont  
mourir invisibles. Mais toi tu montres  
comment ta chair sera toujours  
feuille, neige ; tu n'as pas peur  
chaque jour en face de moi  
de tomber.

Non era neve. Non era bianco.  
Non aveva  
ricordo di te. Se non  
quel cielo sempre indietro.  
L'Italia le case le montagne; le domeniche  
spianate a furia di preghiere  
i mattoni la tivù  
le chiese. La spalla non aveva  
che un foro, un buco. Un passo  
un grado più in là, nel deserto  
dell'Afghanistan un dio senza peso  
non aveva  
ricordo per te. Di te cosa tiene  
il mio paese. Non era neve.  
Non era bianco. Quel sapore dell'altro  
uomo che hai  
sulla bocca.

Ce n'était pas la neige. Ce n'était pas blanc.  
Il n'avait  
pas de souvenir de toi. Sinon  
ce ciel toujours en arrière.  
L'Italie les maisons les montagnes ; les dimanches  
aplanis à force de prières  
les briques la télé  
les églises. L'épaule n'avait  
qu'un creux, un trou. Un pas  
une marche plus loin, dans le désert  
d'Afghanistan un dieu sans poids  
n'avait pas  
de souvenir pour toi. De toi que conserve  
mon pays. Ce n'était pas la neige.  
Ce n'était pas blanc. Ce goût de l'autre  
homme que tu as  
sur la bouche.

*TRE*  
*ESSERE STATI /*  
**TROIS**  
**AVOIR ÉTÉ**

Quel che ammonirono i libri santi.  
Quel che scrissero i poeti. Le epigrafi.  
I ruderi. Le pietre le caverne  
scavate con le mani in gloria  
del sangue di bufali, di elefanti. Tutto questo  
essere stati non basta  
bisogna ripetere tutto, capitolare.  
Bisogna pagare.

Les avertissements des livres saints.  
Les écrits des poètes. Les épigraphes.  
Les ruines. Les pierres les cavernes  
creusées avec les mains en gloire  
le sang des buffles, des éléphants. Tout cela,  
avoir été ne suffit pas.  
Il faut tout répéter, capituler.  
Il faut payer.



*QUATTRO*

*IL VOLTO CI CHIEDE /*

*QUATRE*

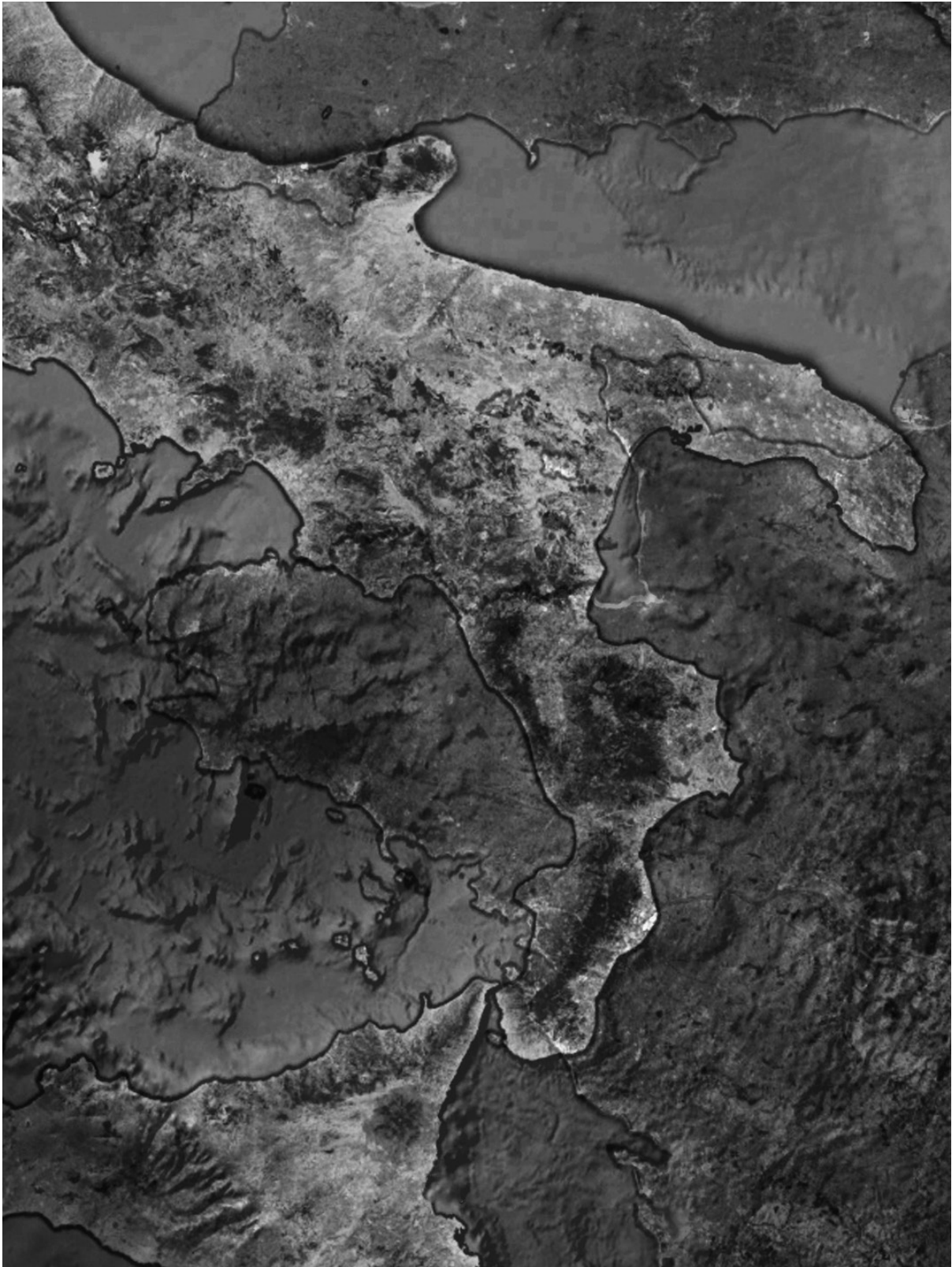
**LE VISAGE NOUS DEMANDE**

Questo sole che sbatte  
sulle impalcature a mezza via; scarno  
sistema di tubature e plastiche, pratiche  
d'umana ascesa. Pochi giorni dopo  
di nuovo l'inverno deriva  
la mia faccia dal cemento inerte  
e sono tutti gli alfabeti ordini  
ordigni; foglie cadono assalti  
le parole esplodono  
e sono cera pasta biologia, non tengono  
decadono. E allora t'alzi; e ricominci.  
Insisti fin che dura questo male  
scrivere  
le cose che passano.

Ce soleil qui vient frapper  
l'échafaudage au milieu de la rue : maigre  
système de tubes et de plastique, pratiques  
de l'humaine ascension. Peu de jours après  
à nouveau l'hiver qui fait dériver  
mon visage du ciment inerte  
et tous les alphabets sont des dispositions  
des dispositifs ; les feuilles tombent, assauts  
les paroles explosent  
et sont de la cire pâte biologique, elles ne tiennent pas  
elles tombent. Et alors tu te lèves ; et recommences.  
Tu insistes aussi longtemps que dure ce mal  
écrire  
les choses qui passent.

Ci sono ore di ordine; stagioni  
minuti mondi immuni  
dal terrore e dalla perdita. Sono secoli  
poi a ripensarci, voci volti, luce  
che cresce dietro l'albero mentre monarca  
l'ombra divora. Ti stringe lunga  
stretta e schiva la strada che di sé  
non mostra continuazione. E procedi  
verso il bosco che fa fatica  
di foglie e rami sempre più grumo  
e miseria, palazzi squarci  
androni orari abbracci che temono  
l'oltre di una porta e vetri  
per terra vedi vetri.

Ho cercato tanto un tempo del tempo per dire qui.



Il y a des heures d'ordre ; saisons  
minutes mondes immunisés  
contre la terreur et la perte. Il y a des siècles  
pour y repenser, des voix des visages, la lumière  
qui croît derrière l'arbre pendant que souveraine  
l'ombre dévore. La rue te serre longue  
étroite, rétive, d'elle-même  
elle ne montre pas qu'elle continue. Et tu avances  
vers le bois qui s'épuise  
en feuilles et branches toujours plus caillot  
et misère, immeubles fissures  
couloirs horaires étreintes qui craignent  
l'au-delà d'une porte et débris de verre  
par terre tu vois du verre.

J'ai tellement cherché un temps dans le temps pour dire ici.

La terra è una crosta sottile  
asfalto tubi ghiaia, poi  
strati già fossili, laterizi, fondamenta e più giù  
la muta rena. E questa lingua falsa  
sembra tenerci, trattenerci  
sul piano sicuro delle cose; dare fiato  
aria sopra i cortili, nelle vette gli alberi  
la luce che lì s'incurva e piega secondo la mano  
che prende, la mano che lascia. Ma nell'ambra.  
E nella pattumiera. Ai bordi della strada, nella bolla cava  
dentro la corteccia e dentro la sepolta  
pietra lentamente abrasa, la vita  
è meno morte che questa  
carne sfatta sempre più  
dalla gioia; che è  
e trema.

La terre est une croûte mince  
asphalte tubes gravier, puis  
des couches déjà fossiles, des briques et plus bas  
le sable muet. Et cette langue fausse  
semble nous tenir, nous retenir  
sur le plan rassurant des choses ; donner souffle  
air sur les cours, sur les sommets, les arbres  
la lumière qui se courbe et se plie suivant la main  
qui prend, la main qui laisse. Mais dans l'ombre.  
Et dans la poubelle. Sur les bords de la rue, dans la bulle creuse  
dans l'écorce et dans la pierre  
enfouie lentement rongée, la vie  
est moins morte que cette  
chair que défait toujours plus  
la joie ; qui est  
qui tremble.



Il cielo sgombro; con gli alberi di castagno là.  
Il giorno che si svuota. Le strade di notte poi  
la linea bianca  
che verso le luci alte dei palazzi sfonda  
la ragione e il senso, l'impegno  
nelle mani che fanno. Cosa. Premono.  
Spingono trapassano il fogliame  
questi fiori stupidi di maggio; dicono che vennero  
le undicimila volte abbracciate  
facce d'amore in terra e tante  
andarono via. Cosa. Premono. Io voglio capire  
come splendono per la terra oscura  
tante vite.

Le ciel mis à nu ; et les châtaigniers là.  
Le jour qui se vide. Les rues de nuit  
la ligne blanche  
qui vers les hautes lumières des immeubles jette à bas  
raison et sens, l'engagement  
des mains qui font. Quoi. Elles pressent.  
Elles poussent transpercent le feuillage  
ces stupides fleurs de mai ; on dit  
que onze mille fois embrassés  
vinrent les visages d'amour sur terre et autant  
s'en allèrent. Quoi. Elles pressent. Je voudrais comprendre  
l'éclat sur la terre obscure  
de tant de vies.

Questa è l'allegria che verrà. Sul cemento oggi  
camminano le urla e le rondini  
dei bambini a piedi nudi. E torna l'immagine di prima  
la festa delle foglie le mani che si agitano  
a prendere il vento.

Il giorno dopo è venuto a piovere  
e c'è stata nebbia tutto intorno alla cascina.

E io non sono più così, prendo  
una sedia dopo l'altra, schiaccio  
questo legno addosso perché brulichino  
il bicchiere di vino con gli occhi rossi dentro. Questo io  
in piedi vicino al muro, mentre fuori  
spazza vento e sentieri di braccia, sole fumo rami, il domani  
di voi che sarete. Nel fogliame; e nell'ombra  
del mattone sporco dietro la brace. Io sento  
tutto il vostro scuro passo che già  
da ogni parte in ogni parte  
viene; e mi cancella.

Voici venir l'allégresse. Sur le ciment aujourd'hui  
cheminent les cris et les hirondelles  
des enfants pieds nus. Et l'image d'avant revient  
la fête des feuilles, les mains qui s'agitent  
pour attraper le vent.

Le jour d'après est venue la pluie  
et il y a eu du brouillard tout autour de la ferme.

Et je ne suis plus comme ça, je prends  
une chaise après l'autre, je casse  
le bois sur moi pour que fourmille  
le verre de vin avec les yeux rouges. Ce je  
debout près du mur, pendant que dehors  
le vent balaie les sentiers des bras, soleil fumée branches, balaie le  
lendemain  
que vous serez. Dans le feuillage ; et dans l'ombre  
de la brique sale derrière la braise. Je sens  
tout votre pas obscur qui déjà  
de tout côté dans tout côté  
vient ; et m'efface.

Tutta questa gente sente freddo  
nella tarda mattina, nella piazza; come se  
fosse già inverno ed è autunno  
già notte qui, buio  
di cappotti, di scarpe da poco ai piedi stanchi  
di giorni e gonfi. Una donna con la barba  
entra nel negozio cerca una propria  
identità di tacchi alti e scorre le paia  
fra me e la pelle nera la pelle più gialla.  
Che spiagge; che isole. Quali fertili  
aridi confini le nostre vite in risacca  
fra strade di cemento e paure e jeans. Quando poi  
s'apre una ferita fra i mattoni rossi e la faccia; sgorga  
un tubo da terra una lacrima dal buco  
qualunque del corpo che s'aggira qui  
nella piazza; ecco, io conosco  
che già siamo tutti troppo poco  
per morire, più di così.

Tous ces gens sentent le froid  
en fin de matinée sur la place ; comme si  
c'était déjà l'hiver et c'est l'automne  
déjà la nuit ici, obscurité  
des manteaux, des chaussures de pas grand chose aux pieds fatigués  
depuis des jours et gonflés. Une femme barbue  
entre dans le magasin elle cherche sa propre  
identité de talons hauts et fait défiler les paires  
entre moi et la peau noire la peau plus jaune.  
Quelles plages ; quelles îles. Quels fertiles  
arides confins nos vies dans le ressac  
entre les rues de ciment et les peurs et les jeans. Quand s'ouvre  
une blessure entre les briques rouges et le visage ; surgit  
un tube de terre, une larme d'un trou  
dans le corps qui rôde ici  
sur la place : voilà, je sais  
que déjà notre être est trop peu  
pour mourir, plus que comme ça.

I ragazzi giocano a pallone  
nella piccola piazza, dove  
il sole batte. I motorini i garage.  
Il vento è cresciuto nelle mani.  
È diventato sabbia piedi gonfi estate.  
Per anni continuamente salire; tentare.  
La completezza, di pioppi palazzi campi, distese.  
Mi chiedo come tenere tutto questo, del mondo e  
della mente; anche adesso  
che il pallone violento sbatte  
e grugnisce  
il ferro caldo delle saracinesche chiuse.

Les gamins jouent au ballon  
sur la petite place, où  
le soleil tape. Les vélomoteurs les garages.  
Le vent a grandi dans les mains.  
Il est devenu sable pieds gonflés été.  
Pendant des années continuellement monter ; essayer.  
La complétude, des peupliers des immeubles des champs, des étendues.  
Je me demande comment retenir tout cela, le monde  
et l'esprit ; encore maintenant  
quand le ballon violent frappe  
et fait grogner  
le fer chaud des rideaux fermés.



Si ferma. Apre la porta. Si gira poi, saluta  
l'amico volto da poco caro. Per le scale  
scende e s'allontana.

La piazza prima; incoronati  
tronchi d'albero. E bambini gole sporche  
grasso delle biciclette e tavolini campi  
da pallacanestro, muri alti Milano  
dove si tira con gli occhi verso il buio  
di finestre a centinaia. Ognuno parte da sé  
dentro le membra della Stazione Centrale.  
Basta entrare e vedere i marmi, toccare  
i corrimani come i volti nel furore  
tra vento d'estate e rotaie. Nessuno  
finché vive, potrà dimenticare  
cosa chi una per volta per tutte va  
mentre nessun pronome resta.

Il s'arrête. Ouvre la porte. Puis se tourne, salue  
le cher visage ami depuis peu. Par les escaliers  
il descend et s'éloigne.

D'abord la place ; des troncs  
d'arbre couronnés. Et des enfants au cou sale  
graisse des bicyclettes et tables terrains  
de basket, murs élevés, Milan.

On lance les yeux tournés vers l'obscurité  
des fenêtres par centaines. Chacun part de son côté  
dans les membres de la Gare Centrale.

Il suffit d'entrer et de voir le marbre, toucher  
les rampes comme les visages en fureur  
entre le vent d'été et les rails. Personne  
de toute sa vie, ne pourra oublier  
quoi ou qui à son tour et une fois pour toutes s'en va  
pendant qu'aucun pronom ne reste.

Dall'altra parte del lago  
giunge storta  
la musica di un piano bar.  
Mia madre ha sessant'anni. Non è petrolio  
quest'acqua scossa dal magro vento; né sono  
braccia questo buio d'alberi in estate, con il prato  
largo, eppure sempre poco, prima che  
la pietra lo prenda. Tavolini fuori, bicchieri  
mani che sporgono per avere  
tempo di dare tempo  
alla moglie all'amico al figlio, al fratello. Non è la gioia.  
Non è la fatica, la calma  
bassa che questa sponda ci regala  
a schiarire la mente per un attimo  
d'inguaribile presenza. Né sono  
le luci tremule oltre l'acqua al di là  
che ci tramutano la faccia nella faccia  
di una tregua. Sono queste cose che non continuano  
dopo di noi, che muoiono  
con dolcezza, senza di noi; a farci forti  
capaci, come una madre  
senza speranza e serena.

De l'autre côté du lac  
arrive déformée  
la musique d'un piano bar.  
Ma mère a soixante ans. Ce n'est pas du pétrole  
cette eau qu'agite le maigre vent ; et ce ne sont pas  
des bras cette obscurité d'arbres en été, avec le pré  
étendu, et pourtant jamais assez, avant que  
la pierre le prenne. Tables dehors, verres  
mains qui surgissent pour trouver  
le temps de donner du temps  
aux femmes à l'ami au fils, au frère. Ce n'est pas la joie.  
Ce n'est pas la fatigue, le calme  
étouffé que cette rive nous offre  
pour éclairer l'esprit un instant  
de présence inguérissable. Ce ne sont pas  
les lumières tremblantes au-delà de l'eau par là-bas  
qui nous transforment le visage dans le visage  
d'une trêve. Ce sont ces choses qui ne continuent pas  
après nous, qui meurent  
avec douceur, sans nous ; en nous rendant forts  
puissants, comme une mère  
sans espoir et sereine.

Cerco la presenza. Nelle cose che faccio.  
Le finestre perdono il cielo che le sovrasta  
così facilmente. Cerco prendo  
con tutte le mani che ho; la base la sbarra  
tutto questo che c'è io spero che regga  
vento fra le tende e di questa sera  
le voci dai tavoli giù  
per la strada. Tintinnare di bicchieri.  
La sedia che striscia e s'alza  
lo zigomo la faccia di chi  
ancora io non so. Ma quello che il fiume fa  
non lo sa nessuno.  
E si apre lo sportello, il libro arriva  
all'ultima pagina. Il volto del morto  
non c'è; è solo  
conato storto nello stomaco, risalire  
e frammento e illusione che allarga  
le povere braccia, sorride  
china il volto, ci chiede  
perdono una volta di più.

Je cherche la présence. Dans ce que je fais.  
Les fenêtres perdent le ciel qui les surplombe  
si facilement. Je cherche je prends  
avec toutes les mains que j'ai ; la base le barreau  
puisse je l'espère tout ce qui existe résister  
vent entre les rideaux et ce soir  
les voix qui montent des tables  
dans la rue. Tintement des verres.  
La chaise qu'on traîne et redresse  
la pommette le visage de je ne sais pas qui  
encore. Mais ce que fait le fleuve  
personne ne le sait.  
S'ouvre la porte, le livre arrive  
à la dernière page. Le visage du mort  
n'est pas là ; c'est seulement  
un spasme qui tord l'estomac, remontée  
fragment illusion qui élargit  
les pauvres bras, sourit  
inclina le visage, nous demande  
pardon une fois de plus.

Nella via dove vivo, c'è la porta posteriore  
di un magazzino del supermercato sma.  
Alcuni giorni e altri no  
ci sono casse verdi o grigie che contengono  
ciò che si scarta. Nel palazzo dove vivo  
c'è una signora anziana, ha sempre  
un berretto rosso in testa  
e teme per i ladri. Il sole ci batte  
la mattina e risplendono  
le verdure marce lasciate là. A volte la vedo  
che fruga, cercando  
cercando. Ha paura che le portino via  
quel poco che ha. Vengono i camion, poi  
e sollevano ogni cosa. Le casse verdi  
o grigie che contengono  
tutto il bene della terra; alcuni giorni e altri no  
scompaiono.

Dans la rue où j'habite, il y a la porte de derrière  
d'un magasin de supermarché.  
Certains jours et d'autres non  
il y a des caisses vertes ou grises qui contiennent  
ce que l'on jette. Dans l'immeuble où j'habite  
il y a une vieille dame, elle porte toujours  
un béret rouge  
et elle craint les voleurs. Le soleil tape  
le matin et les légumes pourris abandonnés  
resplendissent. Parfois je la vois  
qui fouille, qui cherche  
qui cherche. Elle a peur qu'on emporte  
ce peu qu'elle prend. Viennent les camions,  
qui enlèvent tout. Les caisses vertes  
ou grises qui contiennent  
tous les biens de la terre ; certains jours et d'autres pas  
elles disparaissent.



L'apertura delle foglie; gli alberi.  
E la bambina che va  
a piedi nudi sui ballatoi. La presenza  
dei colori cancellati, a brani  
sui cartelloni, sui muri poi  
sulle braccia.

Siamo deboli.

Se metti la faccia sulla terra  
ai limiti estremi della bocca c'è  
la nostra unica  
somiglianza infinita.

Les feuilles qui s'ouvrent ; les arbres.  
Et la petite fille qui va  
pieds nus sur les balcons. La présence  
des couleurs effacées, en morceaux  
sur les cartons, sur les murs  
puis sur les bras.

Nous sommes faibles.

Si on met le visage par terre  
aux limites extrêmes de la bouche il y a  
notre unique  
ressemblance infinie.

Di mattina, raddrizzano i tavoli  
al bar del parco. Poi, i piccioni a terra  
vanno per le briciole e gli scarsi resti  
delle colazioni fra le panche e le bianche  
pietre della ghiaia. L'oscuro  
tra loro e noi, l'ombra  
che divide i gesti e fraziona  
le sagome e le specie, nel fogliame  
sbregato da primavera. E ora dopo marzo  
aprile giugno; e ora nell'estate  
che ci smagrisce col suo calore e cancella  
ogni segno, ogni differenza. Cosa schianta  
questa gioia di tetti e moltitudini, albero  
paracarro cane volto città; cosa sono  
le lacrime  
di queste bestie che non piangono.

Le matin, on redresse les tables  
au bar du parc. Les pigeons à terre  
marchent dans les miettes et les maigres restes  
du déjeuner entre les bancs et les cailloux  
blancs du gravier. L'obscur  
entre eux et nous, l'ombre  
qui divise les gestes et fractionne  
les silhouettes et les espèces, dans le feuillage  
tout déchiré du printemps. Et maintenant après mars  
avril juin ; et maintenant l'été  
qui nous fait maigrir avec sa chaleur et qui efface  
tout signe, toute différence. Qu'est-ce qui brise  
cette joie de toits et de multitudes, arbre  
borne chien visage villes ; que sont  
les larmes  
de ces bêtes qui ne pleurent pas.

La città che viene di notte. T'assale  
l'impossibile suono delle cicale e quel sorriso  
di chi da dove. Nelle pietre. Nella sabbia. Per più di  
tremila anni sei stata tu  
foro di lobo minuscolo, cranio  
lacerata bellissima bocca di te  
giovane ancora. Sul muro ora si confonde  
il cemento è cielo, una forma  
che non muore ma  
dilata; ci prende; fa come tutto un calore  
di corpi ammansiti. E tu, notte di luglio,  
mia regina; non lasciarmi, apri  
le tue stupide braccia fin che puoi.

La ville qui vient de nuit. L'impossible son des cigales  
t'agresse et ce sourire  
de qui et d'où. Dans les pierres. Dans le sable. Pendant plus  
de trois mille ans tu as existé  
trou d'un lobe minuscule, crâne  
si belle bouche déchirée toi  
encore jeune. Sur le mur maintenant se confondent  
le ciment et le ciel, une forme  
qui ne meurt pas  
mais dilate ; nous saisit ; c'est comme tout une chaleur  
de corps apaisés. Et toi, nuit de juin,  
ma reine ; ne me laisse pas, ouvre  
tes stupides bras tant que tu peux.

Il cielo a rovescio qui.  
L'albero che sale. La forza  
immeritata che tiene mattone  
muro faccia, angolo  
della casa alle braccia al petto  
nella mente unito. Questa concordia  
che si sfascia poi; e mostra  
i mille miliardi di fiumi  
dentro le cose, la materia, se solo tu  
se solo  
mi appari tu. Giorno dopo giorno.  
Le radici salgono, si disgregano  
crescono, vanno  
verso il centro esatto, verso il punto  
d'invisibile male dentro  
la distruzione del fenomeno.

Le ciel à l'envers ici.  
L'arbre qui s'élève. La force  
imméritée qui tient briques  
mur visage, angle qui va  
de la maison aux bras à la poitrine  
uni à l'esprit. Cette harmonie  
qui se défait ensuite ; et montre  
les mille milliards de fleuves  
dans les choses, la matière, si seulement toi  
si seulement à moi  
tu apparais. Jour après jour.  
Les racines s'élèvent, se désagrègent  
croissent, vont  
vers le centre exact, vers le point  
de l'invisible mal à l'intérieur  
la destruction du phénomène.



Sopra l'acqua; al di là del canale; ai margini  
della città, un orto  
stava fra le costruite  
case in abbandono e i reticolati  
dei cantieri. Sopravviveva  
nel tempo protetta bianca ancora là  
una sedia, fra gli attrezzi e i  
cartoni. Urtato dalla sequenza  
di giorno notte nebbia  
e pioggia poi, d'estate  
il sole; il colore  
non era plastica più, né legno, era  
solo  
resistenza.

Au-dessus de l'eau ; au-delà du canal ; aux lisières  
de la ville, un jardin  
se dressait entre les maisons  
laissées à l'abandon et les grillages  
des chantiers. Il survivait  
au temps et blanche protégée encore là  
une chaise, entre les outils  
et les cartons. Atteint par la succession  
du jour nuit brouillard  
et ensuite pluie, d'été  
le soleil ; sa couleur  
n'était plus plastique, ni bois, elle était  
seulement  
résistance.

Entra. Nel buio non dice  
non sa  
cosa nella stanza ci sia. Avanza  
di pochi passi dentro, incontra  
alcuni oggetti sbatte forse  
contro un tavolo. Illumina.  
Governa. Reggi me; che vado  
senza più  
la tua meta. Abbiamo  
avuto giostre e focolai; anni infiniti  
di primavera e sul viso la gioia  
stupida degli orari mai  
mancati mai. Ha  
bevuto troppo; oscilla, si cerca  
addosso una postura, si accascia dove  
trova l'orizzontale  
senza nome. Illumina tu  
governa. Reggimi terra  
fin che puoi.

Il entre. Dans l'obscurité il ne dit  
il ne sait  
ce qui est dans la pièce. Il avance  
de peu de pas, rencontre  
quelques objets se heurte peut-être  
à une table. Éclaire.  
Conduis. Dirige-moi ; car je vais  
dorénavant  
sans but. Nous avons eu  
nos chevaux de bois et nos foyers ; année infinies  
de printemps et sur le visage la joie  
stupide des horaires jamais  
ignorés jamais. Il a  
trop bu ; il titube, il cherche  
à se donner une contenance, il s'écroule là où  
il trouve l'horizontale  
sans nom. Que ce soit toi qui éclaires  
qui conduises. Dirige-moi terre  
tant que tu peux.

*CINQUE*  
*CIÒ CHE FACCIO /*  
**CINQ**  
**CE QUE JE FAIS**

Ci si sveglia al mattino con questo sapore  
e l'ordine preciso delle finestre. La successione  
della pioggia e di padre, madre. Andare  
contro la terra, contro il marciapiede  
fracassato figlio con la faccia che  
si sparpaglia. Eppure manca  
ancora tempo al tempo; stagioni agli anni  
ore ai giorni e pietre alle montagne e corteccia  
ai boschi altissimi sopra le braccia della mia famiglia.  
Cammino avanzo. Opero parlo.  
Al punto cieco di ciò che faccio  
desidero sempre, desidero ancora.  
Desidero vivere.

On se réveille le matin avec ce goût-là  
et l'ordre précis des fenêtres. La succession  
de la pluie et de père, mère. Aller  
contre la terre, contre le trottoir  
en fils démolis au visage  
qui se disperse. Et pourtant il manque  
encore du temps au temps ; des saisons aux années  
des heures aux journées et des pierres aux montagnes et l'écorce  
aux bois très hauts au-dessus des bras de ma famille.  
Je marche j'avance. J'agis je parle.  
Au point aveugle de mon action  
je désire toujours, je désire encore.  
Je désire vivre.

**SEI  
DOVE /  
SIX  
OÙ**



# I

Risale a piedi. Per le scale va  
fino all'ultimo piano fino al fiato grosso  
e la schiena il petto  
buttato al muro; dove sangue nel battere  
per le vene veloce  
dilaga. Le frasi hanno  
carnali preparazioni; e alberi abbracci  
diramati in pozze e nell'intrico  
dei boschi fino alla faccia del fantasma. Dove vivi.  
Dove ti pieghi. Lo scorrere  
dei mesi dei giorni, fra le ore  
impronunciate quiete spossate  
dà segno che qualcosa ovunque ti raggiunge di più  
estremo della vita.

# I

Il remonte à pied. Les escaliers  
jusqu'au dernier étage jusqu'au souffle court  
et le dos et la poitrine  
précipitée contre le mur ; là où le sang  
dans les veines, en un battement rapide,  
se répand. Les phrases ont  
des préparations charnelles ; et les arbres des étreintes  
qui se diffusent en mares et dans l'enchevêtrement  
des bois jusqu'au visage du fantôme. Là où tu vis.  
Là où tu plies. Le cours  
des mois des jours, entre les heures  
imprononcées tranquilles épuisées  
est le signe que quelque chose partout te rejoint du plus  
extrême de la vie.

## II

Cancelliamo dall'esperienza  
ogni cosa. L'albero, la salita; la silenziosa  
fatica di una promessa, la discesa  
e il salto nella gola del tunnel. Dopo un passo  
sei nel greto nella strada nel bosco  
nell'asfalto dove una madonna sei  
con la faccia di pietra. Cancelliamo  
ogni cosa già da sempre; ogni piano  
profondo resta  
inudibile. E la parola poi; nel viale  
una casa. La scavatrice che ci lavora  
porta fuori e getta; porta fuori e getta  
la terra dai muri.

## II

Nous effaçons de l'expérience  
toute chose. L'arbre, la montée ; la silencieuse  
fatigue d'une promesse, la descente  
et le saut dans la gorge du tunnel. Un pas de plus  
tu es dans le lit du ruisseau dans la rue dans le bois  
dans l'asphalte où tu es une madonne  
au visage de pierre. Nous effaçons toute chose  
depuis toujours ; chaque plan  
profond reste  
inaudible. Puis la parole ; en chemin  
une maison. La pelleteuse qui travaille  
prend et jette ; prend et jette  
la terre arrachée aux murs.

### III

L'albero

si scurisce. Ma è la sera

che viene e toglie i piatti dalla cucina.

Siamo stati attenti, noi, abbiamo cercato

di fare ogni cosa con cura, con attenzione. La mattina

è stata foglie gialle cielo passi; l'acqua

dentro le crepe piano, senza palazzi

per stare bene. L'albero

si scurisce. E noi, l'erba, da ogni limite. La casa

la faccia nello specchio e il gesto, la sera

che sussurra dice frana

potevamo fare di più, potevamo.

E invece no, siamo tutti

colpevoli.

### III

L'arbre  
s'obscurcit. Mais voici le soir  
qui vient et ôte les plats de la cuisine.  
Nous sommes attentifs, nous, nous avons cherché  
à tout faire avec soin, avec attention. Le matin  
a été feuilles jaunes ciel foulées ; l'eau  
dans les crevasses doucement, sans immeubles  
et nous sommes bien. L'arbre  
s'obscurcit. Et nous, l'herbe, jusqu'aux limites. La maison  
le visage dans le miroir et le geste, le soir  
qui murmure dit s'écroule  
  
nous pouvions faire plus, nous pouvions.  
Et bien non, nous sommes tous  
coupables.

## IV

Ritornano  
nella forma; a milioni. Nella mano.  
Nell'intenzione. Nell'ansia che fu luce  
chiara e di un abbaglio  
sprigionato dal gesto. La città; la sera la notte  
per tutte le strade. E se  
questo scrivere buio inverno è guardarsi, e non  
semplice morire di più. I muri, poi  
le stanze. Aprirle; toccare  
la corteccia e l'abbraccio, di sbieco  
gettarsi di spalle senza faccia e nudo. Dimmi dove  
qualcosa nasce. Dimmi cosa  
sei; dimostrati  
quel suono totale pietra viva basalto nella voce di chi  
io ho perduto.

## IV

Ils retournent  
à la forme ; par millions. Dans la main.  
Dans l'intention. Dans l'angoisse qui fut lumière  
claire d'un éclat  
libéré du geste. La ville ; le soir la nuit  
à travers toutes les rues. Et si  
l'obscur hiver de l'écriture c'est se regarder, et pas  
simplement mourir un peu plus. Les murs, puis  
les pièces. Les ouvrir ; toucher  
l'écorce et l'étreinte, de biais  
se laisser tomber le dos tourné sans visage et nu. Dis-moi  
où naît quelque chose. Dis-moi  
ce que tu es ; montre-toi  
son total pierre vive basalte dans la voix de l'être que  
moi j'ai perdu.



✱

La ricerca dell'esperienza. Andare dove. Sentire.  
Sotto la strada c'è un pezzo di terra.  
Erba grigio verde e polvere, sospesa  
fino alle rotaie del tram. La ricerca  
la faccia messa dentro, persa dove. Il bambino  
ha nella testa un tumore. Le vetrine  
non s'allacciano a questa  
calma di mondo inerte. Ridono. Si parlano. Non cedere.  
Non andare. Né la luce mai  
si riposa. Allora dove; è persa. E dove poi.  
La luce si ritrova.

\*

La recherche de l'expérience. Partir où. Sentir.  
Sous la rue un bout de terre.  
Herbe gris vert et poussière, accrochée  
jusqu'aux rails du tram. La recherche  
le visage à l'intérieur, perdue où. L'enfant  
a dans la tête une tumeur. Les vitrines  
ne se raccordent pas  
à ce calme de monde inerte. Ils rient. Ils se parlent. N'abandonne pas.  
Ne pars pas. Et la lumière jamais  
ne se repose. Alors où ; elle est perdue. Et où.  
La lumière se retrouve.

# I

La macchina con il cofano aperto; l'uomo dentro  
l'acceleratore che va  
a vuoto, nel rombo fermo a migliaia  
di giri il motore. Trent'anni, dicembre.  
Basta una luce sull'albero, nel parco.  
Basta il corpo, così vicino così addosso  
così stretto ormai, minuscolo.  
Mentre ancora dorme invece il volto  
produce esperienza. Costringe a risalire  
per le vene le tracce, i depositi, le sacche  
l'ordine di tutte le parole  
che ci trovano. Invisibile  
tu madre dei giorni; si dice che  
cammini per le vie rese più chiare  
dalla forza del vento; che regali una faccia  
e mani poi, per crederla vera. Ma per ogni  
amore delle tue dita  
cancelli e spegni un punto, uno  
dopo l'altro, di queste già poche scarne  
luminarie di nostra vita.

# I

La voiture capot ouvert ; l'homme à l'intérieur  
l'accélérateur qui fonctionne  
à vide, dans le vrombissement bloqué sur des milliers  
de tours le moteur. Trente ans, décembre.  
La lumière sur l'arbre suffit, dans le parc.  
Le corps suffit, aussi proche tout contre  
aussi étroit désormais, minuscule.  
Pendant qu'il dort encore le visage lui  
produit de l'expérience. Il oblige à remonter  
dans les veines les traces, les dépôts, les sacs  
l'ordre de toutes les paroles  
qui s'y trouvent. Toi invisible  
mère des jours ; on dit que tu  
marches à travers les chemins rendus plus clairs  
par la force du vent ; que tu offres un visage  
et ensuite des mains, pour le rendre crédible. Mais pour chaque  
geste d'amour de tes doigts tu effaces et éteins un point, un  
après l'autre, de ces déjà rares  
illuminations de notre vie.

## II

Adesso mi fermo. Fuori, la strada. Guardo.  
L'orizzonte alto sopra i tetti sopra le facce.  
L'ora azzurra l'ora d'oro l'ora blu.

Adesso ricomincio. Cammino. Quello spazio  
fra loro e me fra me dentro di me.  
Fra lo sguardo. L'interno. La montagna

presenta vie strette, lungo i fianchi. Sassi  
per salire su. Ammasso grigio verde, rami  
da spostare prima che. Adesso

mi fermo. Dove sono. Ricomincio.

## II

Maintenant je m'arrête. Dehors, la rue. Je regarde.  
L'horizon haut sur les toits au-dessus des visages.  
L'heure d'azur l'heure d'or l'heure bleue.

Maintenant je recommence. Je marche. Cet espace  
entre eux et moi entre moi au-dedans de moi.  
Entre le regard. L'intérieur. La montagne

offre des chemins étroits, le long de ses flancs. Des pierres  
pour monter. Amas gris vert, branches  
à déplacer avant que. Maintenant

je m'arrête. Là où je suis. Je recommence.

### III

Possiamo dire: gli uomini con le scarpe  
sopra i ballatoi. Possiamo dire che  
si trovano, e parlano. Che aprono  
ancora le porte e che gettano  
mezzo spente le sigarette giù, fino al fondo  
di cemento dove stanno poi  
nel fumo che finisce. Possiamo dire  
il poco sole invece basso  
che sbatte contro i palazzi e produce  
l'ombra di tetto muro albero  
sopra il muro che vedo.

Possiamo iniziare da qualsiasi cosa, noi.  
Ma dobbiamo continuare  
fino a quando la forza declina, la forza  
diminuisce.

Se provi a tenere infine chiusi gli occhi  
ognuno da solo vede dentro di sé  
l'immensa grandezza  
delle cose compiute.

### III

Nous pouvons dire : les hommes avec leurs chaussures  
sur les balcons. Nous pouvons dire  
qu'ils se trouvent, et parlent. Qu'ils ouvrent  
encore les portes et jettent  
les cigarettes à demi éteintes en bas, jusqu'au sol  
de ciment où elles demeurent  
dans la fumée qui se dissipe. Nous pouvons dire  
le soleil faible et bas  
qui tape contre les immeubles et produit  
l'ombre du toit mur arbre  
au-dessus du mur que je vois.

Nous pouvons commencer à partir de n'importe quoi, nous.  
Mais nous devons continuer  
jusqu'à ce que la force décline, la force  
diminue.

Si on essaie finalement de garder les yeux fermés  
chacun tout seul voit au-dedans de lui  
l'immense grandeur  
des choses accomplies.



## IV

*Incedunt maestos locos visuque ac memoria deformis*

Tacito

Queste sono le nostre imprese.  
Gli archi grandi fuori dall'asilo, nel parco di provincia.  
Il cerchio d'alberi, vicino al ponte vicino al bosco  
dove sotto rimane  
il canale svuotato d'acqua ormai, ma pieno  
di foglie, rami. Il tempo di allora; il tempo  
adesso. L'immagine rovesciata che ritorna in me  
di un me dal volto corteccia  
staccata di betulla e questa foga nel processo  
la luce azzurra dei lampioni, il vento, gli anni.

Cosa è stato; Varo prima, Germanico  
davanti alla foresta si disse che  
non avessero indietreggiato. Conficcati crani poi  
in questi alberi.

E ogni volta ricomincia.  
Questa notte, domani; due millenni fa.  
La faccia che t'incontra bianca  
ricapitola e conclude  
la ricerca dell'esperienza.

## IV

*Incedunt maestos locos visuque ac memoria deformis*

Tacite

Voici nos entreprises.

Les grands arcs à l'extérieur de l'école, dans le parc de province.

Le cercle d'arbres, près du pont près du bois

là où en dessous demeure

le canal désormais vide de son eau, mais plein

de feuilles, de branches. Le temps d'alors ; le temps

de maintenant. L'image renversée qui revient en moi

d'un moi au visage d'écorce

arrachée au bouleau et cette impétuosité dans le mouvement

la lumière d'azur des réverbères, le vent, les années.

Que s'est-il passé ; Varus d'abord, Germanicus

devant la forêt se dit

qu'ils n'auraient pas reculé. Crânes ensuite plantés

sous ces arbres.

Et chaque fois recommence.

Cette nuit, demain ; il y a deux mille ans.

Le visage qui vient blanc à ta rencontre

récapitule et conclut

la recherche de l'expérience.

*SETTE*

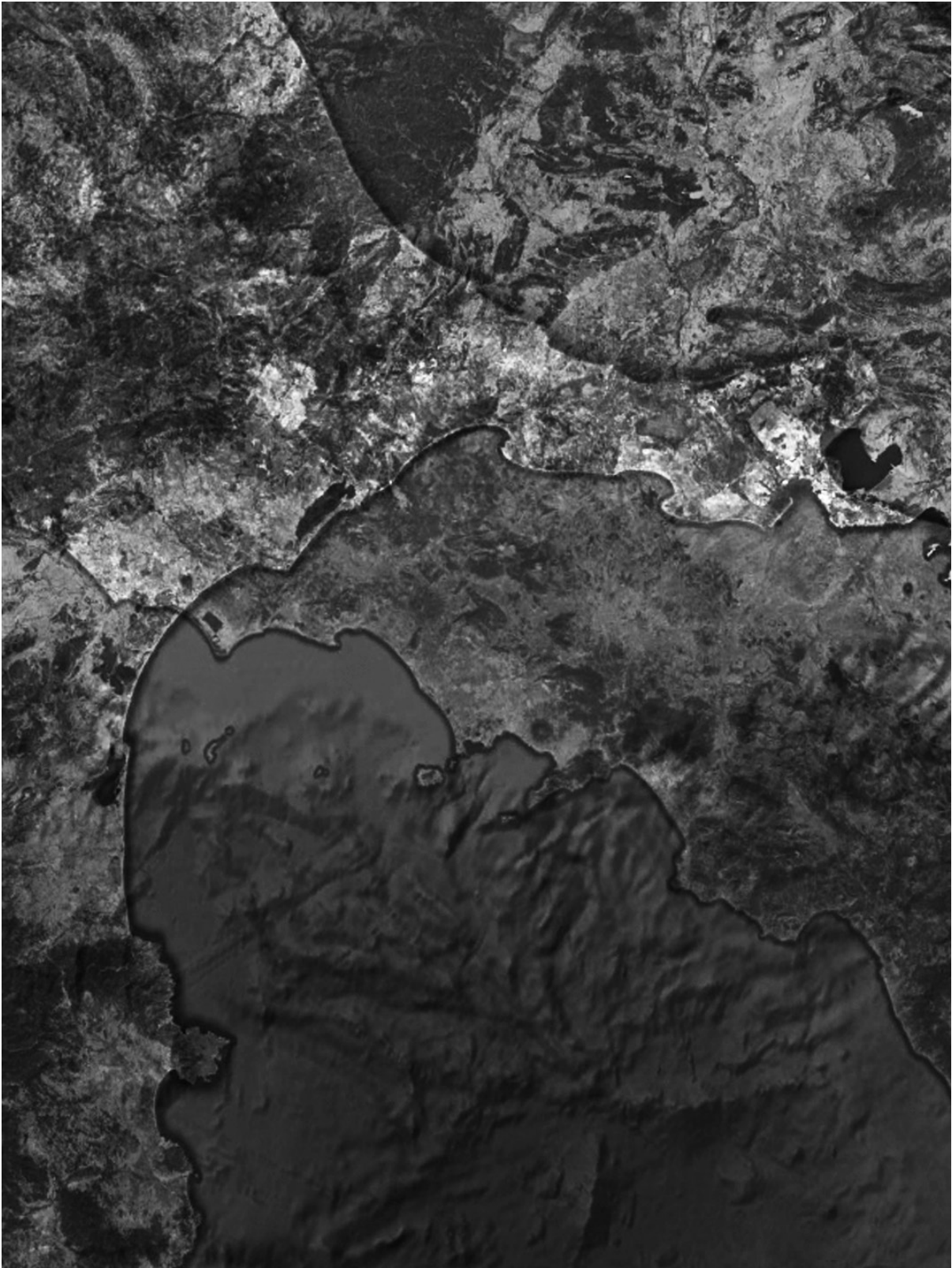
*DOPO, PRIMA*

*SEPT /*

*APRÈS, AVANT*

Io non riesco  
a ricordare il canto; e questa terra  
senza di me, prima di me. Le luci  
la voce la strada. Il bacio l'abbraccio  
la penetrazione mani urlo  
questa festa che comincia e non è data mai  
terra senza di me, dopo di me. Ci sono state  
grotte, torri, civiltà. Ma bisogna  
arretrare ancora; bisogna cercare. Stare  
nei muscoli addome contratto a spinta  
il passo prima. Nascere non è  
generare; oggi bisogna dare  
vita alla vita.

Je ne réussis pas  
à me rappeler le chant ; et cette terre  
sans moi, avant moi. Les lumières  
la voix la rue. Le baiser l'étreinte  
la pénétration mains cri  
cette fête qui commence et n'a jamais été donnée  
terre sans moi, après moi. Il y a eu  
des grottes, des tours, la civilisation. Mais il faut  
encore reculer ; il faut chercher. Tenir fermes  
ses muscles ventre contracté d'un coup  
un pas en arrière. Naître n'est pas  
enfanter ; aujourd'hui il faut donner  
vie à la vie.



Vogliamo dedicare questa traduzione al poeta italiano Mario Benedetti.

Cette traduction est dédiée au poète italien Mario Benedetti.

All'interno dei testi si citano i versi di alcuni poeti; nell'ordine: Alceo, Giacomo Leopardi, Clemente Rebora, Giovanni Pascoli, T.S. Eliot, Friedrich Hölderlin, Giorgio Caproni. In un testo si fa riferimento a Cesare, *De bello civili*, allorché narra la *devotio* del primipilo Crastino. In un altro si fa riferimento a Tacito, *Annales*, e alla sua descrizione dell'arrivo di Germanico nella selva di Teutoburgo. I riferimenti ad alcuni dolorosi fatti di cronaca italiana sono intenzionali.

Alcuni dei testi che compongono questo libro sono apparsi per la prima volta in alcuni siti di letteratura, che vorrei ringraziare insieme ai loro promotori : *Formavera.com*, *Leparoleelecose.it*, *Nuoviargomenti.net*, *Poetarumsilva.com*.

Dans des textes sont cités des vers de certains poètes : dans l'ordre, Alcée, Giacomo Leopardi, Clemente Rebora, Giovanni Pascoli, T.S. Eliot, Friedrich Hölderlin, Giorgio Caproni. Dans un texte, il est fait référence à César, *La guerre civile*, quand est racontée la *devotio* du centurion primipile Crastinus. Dans un autre, aux *Annales* de Tacite, et à la description de l'arrivée de Germanicus dans la forêt de Teutobourg. Les allusions à certains épisodes douloureux de l'histoire de l'Italie sont intentionnelles.

Certains des textes de ce recueil ont paru pour la première fois sur des sites de littérature, que je voudrais remercier en même temps que leurs responsables : *Formavera.com*, *Leparoleelecose.it*, *Nuoviargomenti.net*, *Poetarumsilva.com*.

**Tommaso Di Dio**, né en 1982, vit et travaille à Milan. Il est l'auteur du recueil *Favole* (Transeuropa, 2009), préfacé par le poète italien Mario Benedetti. Il a traduit une anthologie du poète canadien Serge Patrice Thibodau, publiée dans l'*Almanaccho delle Specchio* (Mondadori, 2009). Son second recueil *Tua e di Tutti*, est paru en 2014, aux éditions LietoColle, en partenariat avec le festival de littérature « Pordenonelegge ». Il collabore à plusieurs revues, en particulier *Nuovi Argomenti* et *Atelier*.

**Tommaso Di Dio** (1982), vive e lavora a Milano. È autore del libro di poesie **Favole**, Transeuropa, 2009, con la prefazione di Mario Benedetti. Ha tradotto una silloge del poeta canadese Serge Patrice Thibodeau, apparsa nell'*Almanacco dello Specchio*, Mondadori, 2009. Nel 2014, esce il suo secondo libro di poesie, *Tua e di tutti*, Lietocolle, in collaborazione con il festival di letteratura *Pordenonelegge*. Collabora con diverse riviste, fra cui *Nuovi argomenti*, *Atelier*.

**Joëlle Gardes**, née en 1945, est professeur émérite à la Sorbonne, où elle enseignait la poétique et la rhétorique. Sous le nom de Joëlle Gardes Tamine, elle a publié plus de vingt livres sur le langage (dernier paru, *Poétique et rhétorique. La littérature et sa belle parole*, Honoré Champion, 2015). Elle a dirigé pendant dix ans la Fondation Saint-John Perse et elle a consacré une biographie au poète. Elle est l'auteur de plusieurs romans (dernier paru, *Louise Colet. Du sang, de la bile, de l'encre et du malheur*, éditions de l'Amandier, 2015) et de recueils de poésie, parus chez le même éditeur (*Dans le silence des mots*, 2008, *L'eau tremblante des saisons*, 2012, *Sous le lichen du temps*, 2014).

**Joëlle Gardes**, nata nel 1945, è professoressa emerita alla Sorbona, dove ha insegnato Poetica e Retorica. Con il nome di Joëlle Gardes Tamine, ha pubblicato più di venti libri sul linguaggio (da ultimo, *Poétique et rhétorique. La littérature et sa belle parole*, Honoré Champion, 2015). Ha diretto per dieci anni la Fondazione Saint-John Perse, poeta al quale ha dedicato una biografia. È autrice di diversi romanzi (da ultimo, *Louise Colet. Du sang, de la bile, de l'encre et du malheur*, éditions de l'Amandier, 2015) e di raccolte di poesia, apparse presso lo stesso editore (*Dans le silence des mots*, 2008, *L'eau tremblante des saisons*, 2012, *Sous le lichen du temps*, 2014).



© Recours au Poème éditeurs pour cette édition numérique

© Tommaso Di Dio

© Joëlle Gardes pour cette traduction.

Dépôt légal : Juillet 2015

Couverture : Sophie Cure

Illustrations et développement : studio Ultragramme

ISBN : 978-2-37226-051-0

1ere parution : Lieto Colle, Collana « pordenonelegge.it », 2014, Faloppio

